

et idées mortelles

Il n'a pas pris racine en Orient (Egypte, Turquie, Maghreb) même avant l'apparition de l'islam. C'est dans ces pays d'ailleurs que se sont déclarés les schismes les plus graves : donatisme en Afrique du Nord, arianisme en Egypte au IV^e siècle, nestorianisme un demi-siècle après, monophysisme qui a conduit à la rupture entre l'Eglise byzantine et Rome... Né en Allemagne avec Marx et Engels, le communisme a trouvé un terrain favorable en Russie et en Chine et non dans le pays où le capitalisme existait réellement.

Les Etats et les mouvements politiques ont consacré au cours du XX^e siècle la notion d'idéologie. Bennabi lui donne sa propre définition : «C'est une flèche vers un but, l'indication d'une direction, même si le but est une destruction, et si la direction indiquée est celle du suicide d'une nation. L'idéologie hitlérienne a tendu le peuple allemand au-delà des forces humaines. Mais on sait dans quel abîme elle l'a précipité finalement. Sans parler de ses conséquences morales dans le monde si elle avait triomphé.» Il introduit ainsi un autre paramètre de l'efficacité d'une idée : aller dans le sens de l'histoire : «Il faudrait que le but soit adéquat à l'évolution normale de la nation, qu'il soit adéquat aux destinées du monde, car si une politique coupée de l'âme universelle n'a aucune chance d'efficacité, elle ne peut plus être qu'un danger de plus dans le monde.»⁽⁶⁾

Au moment où ces lignes sont publiées dans le «PISM» (1971), l'URSS est au sommet de sa puissance. Mais Bennabi a décelé depuis longtemps les signes de l'effondrement qui allait intervenir une vingtaine d'années plus tard : «La société soviétique ne retrouve plus en elle certaines notes imprimées qui avaient inspiré les grands moments de son édification à l'époque de Lénine et de Staline, et cet élan mystique qui l'avait dressée à Stalingrad. En franchissant le cap du demi-siècle, elle s'est engagée dans la deuxième phase d'une civilisation, sur ce palier où les notes fondamentales commencent à devenir illisibles sur le disque de son univers culturel originel.»

Dans *Le musulman dans le monde de l'économie* (1972), il est encore plus net : «Il faut s'attendre au déclin de la société communiste moderne. Elle connaîtra le même sort que les sociétés communistes ont subi dans le passé à l'image des «Qarmates» dont le système a volé en éclats en un court laps de temps après avoir menacé l'Etat abbasside, pourtant à l'apogée de sa grandeur, ou encore la société persane avant l'avènement de l'islam.» Ses prémonitions remontent en fait aux années cinquante, après le congrès de la déstalinisation.

Il voit la rupture idéologique — l'heure de Siffin — toucher le monde communiste déjà polarisé en trois : l'URSS, la Chine et la Yougoslavie.

La société soviétique passe de la phase de l'âme à la phase de la raison. Khrouchtchev est celui qui a osé reconnaître publiquement que le facteur moral

ne suffit pas pour stimuler le travail et que l'URSS a beaucoup à apprendre du monde capitaliste dans la production agricole. Pour le marxisme, abolir le «profit» c'était comme pour le christianisme effacer le «péché originel» par le célibat des moines. Bennabi n'applaudit certes pas à ce passage de l'«idée» à la «chose», et préfère les positions de Pékin.

En mai 1973, il donne à Batna ce qui est peut-être sa dernière série de conférences publiques. Au siège d'une école militaire, il présente les idées comme «des armes invisibles, encore plus invisibles que les rayons invisibles. En manipulant d'une certaine manière un certain nombre d'idées, on peut réaliser des buts que la force physique ne peut réaliser»

En mai 1973, il donne à Batna ce qui est peut-être sa dernière série de conférences publiques. Au siège d'une école militaire, il présente les idées comme «des armes invisibles, encore plus invisibles que les rayons invisibles. En manipulant d'une certaine manière un certain nombre d'idées, on peut réaliser des buts que la force physique ne peut réaliser»

nos pays la situation sous-développée qu'en nous maintenant nous-mêmes dans un univers privé d'idées ; et, au contraire, nous ne pouvons nous débarrasser de notre sous-développement qu'en nous débarrassant des sous-idées qui constituent l'univers idéologique que nous avons hérité des siècles de décadence.» Comme s'il annonçait vingt ans à l'avance la crise de société qui allait s'emparer de l'Algérie à la fin des années 80 et la cliver en deux idéologies et deux sociétés, Bennabi a brossé d'elle ce tableau : «Depuis l'indépendance, ce sont deux sociétés superposées qui constituent la réalité algérienne... On a d'un côté les idées d'une société de type post-almohadien, c'est-à-dire une société dont les idées imprimées sont à l'état confus, comme sur un film ou un disque effacé sur lequel ne se retrouvent pas les motivations existentielles. De l'autre, les idées exprimées qui n'expriment rien, comme un disque qui n'aurait gardé trace que des harmoniques séparées des idées fondamentales qui seraient restées sur le disque d'un autre univers culturel. De ce côté-ci, les idées exprimées représentent une matière intellectuelle plus confuse encore, incapable de fournir des modalités opératoires efficaces...

D'un côté, c'est la forme subjective et littéraire, de l'autre c'est la forme pseudo-objective et pseudo-scientifique. D'un côté, c'est la société ankylosée qui impose ses coutumes, ses préjugés, ses superstitions comme des traditions authentiques, de l'autre c'est la société qui se veut révolutionnaire qui se révolte en fait non contre les fausses valeurs, mais les valeurs les plus authentiques. D'un côté, c'est l'idée qui a perdu son rayonnement social, de l'autre c'est l'idée qui a un rayonnement mortel. D'un côté, c'est l'inertie, la statique, de l'autre c'est la pseudo-dynamique, l'anarchie hurlan-

te... Le pays ne comptait pas seulement deux «élites», mais deux «sociétés» superposées. L'une représentait le pays traditionnel et historique, et l'autre voulait faire son histoire à partir de zéro. Les idées imprimées de l'un et les idées exprimées de l'autre ne pouvaient pas cohabiter dans un même univers culturel. Les deux sociétés parlaient deux langages différents. Ce qui se disait à la radio, dans la presse, même dans certains livres scolaires, s'il pouvait signifier les idées exprimées de l'une, n'avait aucun sens par rapport aux idées imprimées de l'autre... » (le «PISM»). Il s'ensuivra une déflagration qui coûtera à l'Algérie quelque deux cent mille morts et des traumatismes durables. Après qu'il eut achevé la rédaction de *Vocation de l'islam*, Bennabi prend

connaissance du livre de l'orientaliste britannique Gibb où ce dernier explique l'adaptation de l'esprit musulman par sa nature «atomistique». Cet «atomisme» se manifesterait sous la forme d'une propension à «envisager les événements séparément», à «résister aux constructions synthétiques» et surtout à avoir «horreur du rationalisme», ajoutant qu'«au lieu de consacrer leur raison à mettre au point l'interprétation musulmane de l'univers en l'exprimant en langage moderne, les musulmans la mettent au service de la réaction émotive suscitée en eux par le défi lancé à l'esprit musulman»⁽⁷⁾.

Bennabi relativise ce jugement en expliquant que ce trait n'est pas une propriété de l'esprit musulman, mais un effet de la décadence. La mise au point qu'il lui adresse dans l'avant-propos de «VI» est ainsi libellée : «Je ne crois pas que l'atomisme — ce pli de l'esprit incapable de généralisation — soit le pli spécifique de l'esprit arabe comme l'affirme l'honorable orientaliste anglais. Il s'agirait plutôt d'une modalité de l'esprit humain en général, lorsque celui-ci n'a pas encore atteint un certain degré de développement et de maturité intellectuelle — ou lorsqu'il l'a dépassé... Plus précisément, l'esprit discursif s'inscrit dans l'évolution historique entre deux stades d'atomisme. C'est ainsi que la pensée est formellement «atomistique» dans ses premières démarches, comme ce fut le cas en Europe à l'époque pré-cartésienne, et qu'elle le redevient lorsqu'elle cesse tout effort intellectuel, comme à l'époque post-almohadienne dans le monde musulman. Mais l'important héritage culturel que la civilisation musulmane a légué à la civilisation moderne demeure le témoignage d'une tout autre tournure de l'esprit musulman aux époques de son épanouissement. Son labeur fut en effet marqué dans tous les domaines par le sens de la «loi», qui

suppose l'aptitude à synthétiser. Les doctrines juridiques ont été élaborées en fonction de thèmes directeurs, les «Ouçouls». Le droit musulman offre pour la première fois dans l'histoire de la législation l'aspect d'un système philosophique développé à partir de principes fondamentaux, alors que le droit romain n'était qu'une compilation empirique de «recettes» légales. On pourrait aussi bien signaler en astronomie la découverte par Abul Wafa de la «variation», ou deuxième inégalité du mouvement de la lune, ou rappeler que c'est à Ibn Khaldoun que revient l'honneur d'avoir, le premier, dégagé les lois de l'histoire et leurs relations avec les activités des sociétés... L'on doit à cette civilisation la découverte du système décimal, l'application de la méthode expérimentale, notamment en médecine, et l'introduction de la notion mathématique du temps (les Arabes furent les premiers à utiliser les «heures légales») qui sont les premiers jalons de la pensée technique. On trouvera peut-être même un jour que la «pompe de Newton» n'est pas sans quelque rapport avec les travaux des frères Ibn Moussa (dont l'aîné, mort en 873, a écrit un *Traité sur la puissance de l'attraction*).

Ici, comme en d'autres parties de son œuvre, Bennabi répond à Gibb comme s'il était à l'origine de la thèse de «l'atomisme», alors que bien avant lui d'autres orientalistes avaient attribué à l'esprit musulman ce défaut. Louis Massignon parlait déjà en 1929 de la «conception atomistique et discontinue de l'histoire» chez les musulmans ; en 1943, il évoque dans un texte «l'atomisme occasionnaliste de la pensée arabe» ; en 1945, il revient avec plus de vigueur sur la question : «On connaît assez la tendance occasionnaliste et atomistique de la théologie musulmane primitive, tendance conforme à la méthode de présentation discontinue, sous forme de hadiths isolés de la doctrine prophétique» ; en 1952, il martèle encore ce jugement, écrivant : «Pour le théologien musulman, le temps n'est pas une durée continue, mais une constellation, une voie lactée d'instant.»⁽⁸⁾

La paternité de cette thèse reviendrait à l'américain Duncan Black Macdonald qui l'a esquissée en 1906 dans une conférence donnée à Chicago sous le titre «The religious attitude and life in Islam». On peut, enfin, pour rendre justice à Gibb, noter ce passage de son livre qui démontre que, somme toute, il n'était pas éloigné des propres conclusions de Bennabi : «L'Islam est une religion vivante et vitale... Ce n'est pas l'Islam qui est pétrifié, mais ses formulations orthodoxes, sa théologie systématique, son apologétique sociale». Bennabi a dû se fier au traducteur et préfacier de Gibb, B. Vernier, qui écrit dans sa présentation de l'ouvrage : «Gibb met en lumière un trait commun aux penseurs musulmans qu'il attribue à l'imprégnation du Coran... C'est ce qu'il appelle l'atomisme.»

Dimanche prochain : 33) Bennabi, Kawakibi et Abderrazik

1) Op.cité.

2) Hermann de Keyserling : *Analyse spectrale de l'Euro-pe*, Ed. Stock, Paris 1930.

3) Ed. Rets, Paris 1975.

4) Cf *Idées et croyances*, op.cité.

5) *De l'esprit des lois*.

6) *Politique et culture*, op.cité.

7) H.A.R.Gibb : *Les tendances modernes de l'islam*, Ed.

G.P Maisonneuve, Paris 1949.

8) «Comment ramener à une base commune l'étude textuelle de deux cultures, l'arabe et la gréco-latine»

9) Cf. Louis Massignon *Opéra Minora*, T.II.